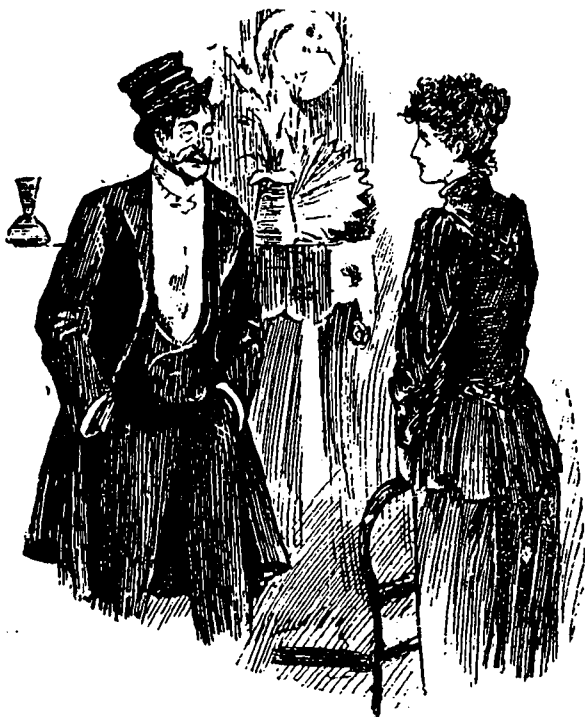


LA RÉALITÉ



(Deux heures du matin.)

Elle.—Malheureux ! Tu as encore bu ! Mon nez ne se trompe jamais.

Lui.—Menteuse ! C'est le mien qui ne te trompe pas.

TRAHIE

I

A travers les persiennes closes, un mince filet de soleil glissait dans la petite chambre, pauvrement meublée d'objets disparates, mais disposés avec goût par une main féminine.

Le rayon joyeux s'égrenait en une fine poussière brillante, par cette caniculaire après-midi de juillet, la chanson des insectes était plus expressive dans le murmure confus de la nature endormie.

Les bruits de la grande ville n'arrivaient pas jusqu'à cet asile retiré du travail. L'unique fenêtre donnait sur un jardinet verdoyant, et le bruissement des feuilles des acacias apportait un peu de fraîcheur dans l'humble demeure.

Un chien, demi terre-neuve, et un chat noir, angora, y prenaient habituellement leurs ébats, en compagnie de quelques poules et d'un coq dont les bruyants cocoricos, à l'aube naissante, donnent l'illusion de la libre campagne.

Dans la petite chambre, toujours si tranquille, un long sanglot de désespoir venait d'éclater soudain.

Près d'un piano, — seul reste d'une splendeur perdue, — ouvert encore, comme si ses touches d'ivoire venaient de gémir et de pleurer une romance sans paroles, de Mendelssohn, dont la partition marquait le second motif, — un vieux divan était placé.

Appuyée contre un coussin, dans le désordre de sa brune et soyeuse chevelure, Sabine Morin se désolait.

Une femme, si disant son amie, venait, par de perfides insinuations, de verser dans son sein le poison du doute.

Était-il vrai, comme l'avait insinué la bonne petite amie, que lui, son Marcel aimé et adoré, son époux chéri qu'elle croyait de caractère supérieur, cet homme dans les prunelles duquel elle se mirait, trahissait la foi jurée, et qu'il immolait, sur l'autel du caprice, ce cœur qu'il savait lui appartenir si exclusivement ? Qu'était-ce, en somme, que cette lâche dénonciation ?

On l'avait vu, mais là, vu, sans qu'il s'en doutât d'abord, aux côtés d'une femme élégante et gracieuse, lui prodiguant ces caresses du regard, du geste et de la voix, qui, à eux seuls, établissent le degré d'intimité de deux personnes.

Cela encore n'est pas une preuve, cependant.

Mais l'infortunée rapprochait cette circonstance fortuite d'une foule de petites remarques faites à des époques différentes et qui se joignaient par une chaîne invisible, dans laquelle il y avait des connivences irréductibles.

Depuis longtemps, un soupçon mal défini planait sur leur affection.

Sabine sentait qu'elle ne pénétrait plus qu'à la surface de l'âme de Marcel.

C'était comme un roman dont on ne peut feuilleter que le prologue. Les pages suivantes, où l'action s'engage, livrant son secret, se fermaient devant ses yeux impatients.

Et le mystère ne s'éclaircissait pas.

Quand, pressée par un doute poignant, une douloureuse incertitude, une détention de ses nerfs malades, elle essayait d'obtenir quelques explications de Marcel, celui-ci, avec son insouciance d'homme léger dans les questions de cœur, retournait le poignard dans la plaie par des plaisanteries peu en rapport avec la situation.

Que faire ? — Le suivre, peut-être ?

Mais cette bassesse répugnait à Sabine âme droite et loyale. Pourtant, elle désirait savoir.

Tout, plutôt que ce doute incessant qui la rongait, brisant en elle les ressorts de l'intelligence et de la pensée.

Sabine n'avait jamais été heureuse.

Âme d'artiste, s'il en fût, assoiffée d'idéal, douée d'un cœur ardent, capable de tous les héroïsmes, elle avait rencontré, à seize ans, le héros de ses rêves et l'avait épousé.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, poète comme elle était musicienne, vivant, comme elle, dans l'envolement de la pensée et les regards perdus dans l'infini.

Ces deux âmes s'étaient comprises, et leur bonheur était sans nuage.

Deux années aient passé, courtes comme un beau songe.

Mais, comme le dit avec tant d'expression le poète Charles Fuster, dans les *Ailes du rêve* :

Un baiser passe sur les choses,
Dans l'air voluptueux des bois,
— Les ailes du rêve sont roses
Comme tes lèvres où je bois.

Mais le vent froid souffle à nos portes,
Voici venir les temps mauvais !
— Les ailes du rêve sont mortes
Comme l'amour que je rêvais.

Sabine pensait comme le poète, le jour où Olivier fut couché par la mort dans le froid du tombeau.

Et pendant longtemps, longtemps, son cœur resta fermé à tout nouvel amour.

TRAHISON



Le général Vieillecroûte. — Mon polisson ! Je te tiens. L'idée qu'il est entré dans ma chambre à sept heures ce matin ! Mais j'ai tenu bon et je ne lui ai pas montré les dents.

Toto. — Je les vues quant même, allez. Elles étaient dans le verre.

SAINES NOTIONS AGRICOLES



L'inspecteur en visite officielle. — Je suppose que vous avez suivi mes dernières instructions sur l'importance d'enseigner l'agriculture aux élèves.

Le pédagogue. — Oh ! oui, monsieur.

L'inspecteur. — Ainsi, par exemple, à quoi reconnaît-on l'âge des poules ?

Le pédagogue. — Aux dents, monsieur, c'est bien connu.

L'inspecteur. — Hein ! Ça n'a pas de dents, une poule !

Le pédagogue. — Oui, mais moi, j'en ai.

L'âge, pour elle, avait passé, de la fleur d'orange dans les cheveux et de la longue robe blanche des jeunes et fraîches fiancées.

Mais soudain, sans comprendre pourquoi, son cœur s'était repris à battre et son front à rougir sous un regard d'homme énamouré.

Peu de temps après, le mariage l'avait unie à Marcel Morin, et Sabine connut quelques jours de bonheur.

Pourtant, ce n'était pas là l'amour rêvé.

Autant Olivier avait été fin, délicat, sensitif en un mot, dans l'expression de son amour, autant Marcel était brusque, emporté, sans aucune de ces charmantes attentions, de ces câlineries de la tendresse, qui endorment le cœur dans un enchantement mystérieux.

Et pour ajouter à cette cruelle désillusion d'une femme raffinée dans ses moindres pensées, des embarras financiers, motivés par l'incapacité absolue de son mari dans les affaires, vinrent alarmer Sabine.

Bientôt, elle eut à souffrir toutes les amertumes de cette misère dorée qui est la plus pénible de toutes.

Tout l'avoir du ménage se composait de quelques leçons que la malheureuse avait pu se procurer. C'était le budget le plus maigre que l'on puisse imaginer.

Sabine connut la honte des dettes, sans espoir de les payer, des réclamations aigres et des injures imméritées.

Peu à peu, tout ce qu'elle possédait avait été englouti dans ce naufrage de son existence. Ses bijoux, son linge, ses robes étaient allés grossir le tas jamais réclamé, jamais retiré de ce gouffre affreux qui s'appelle le Mont-de-Piété.

Et, suprême douleur, l'anneau sacré et béni de l'hymen était allé rejoindre tous ces chers souvenirs de ses heureuses fiançailles.

Elle avait supporté tout cela sans en mourir, certaine qu'elle se croyait être de l'amour de son mari.

Oui, malgré sa rudesse, son peu d'amabilité, sa fausse fierté qui le faisait parfois se plier à des actes qu'elle réprouvait, Sabine aimait encore son mari.

Il avait, par moments, de tels regrets de ses fautes, il demandait pardon avec une sincérité si touchante, que Sabine se laissait toujours reprendre à ces pauvres retours d'amour.

Et cet homme la trompait.

Tous ses sacrifices, sa patience, sa douceur avaient donc été inutiles.